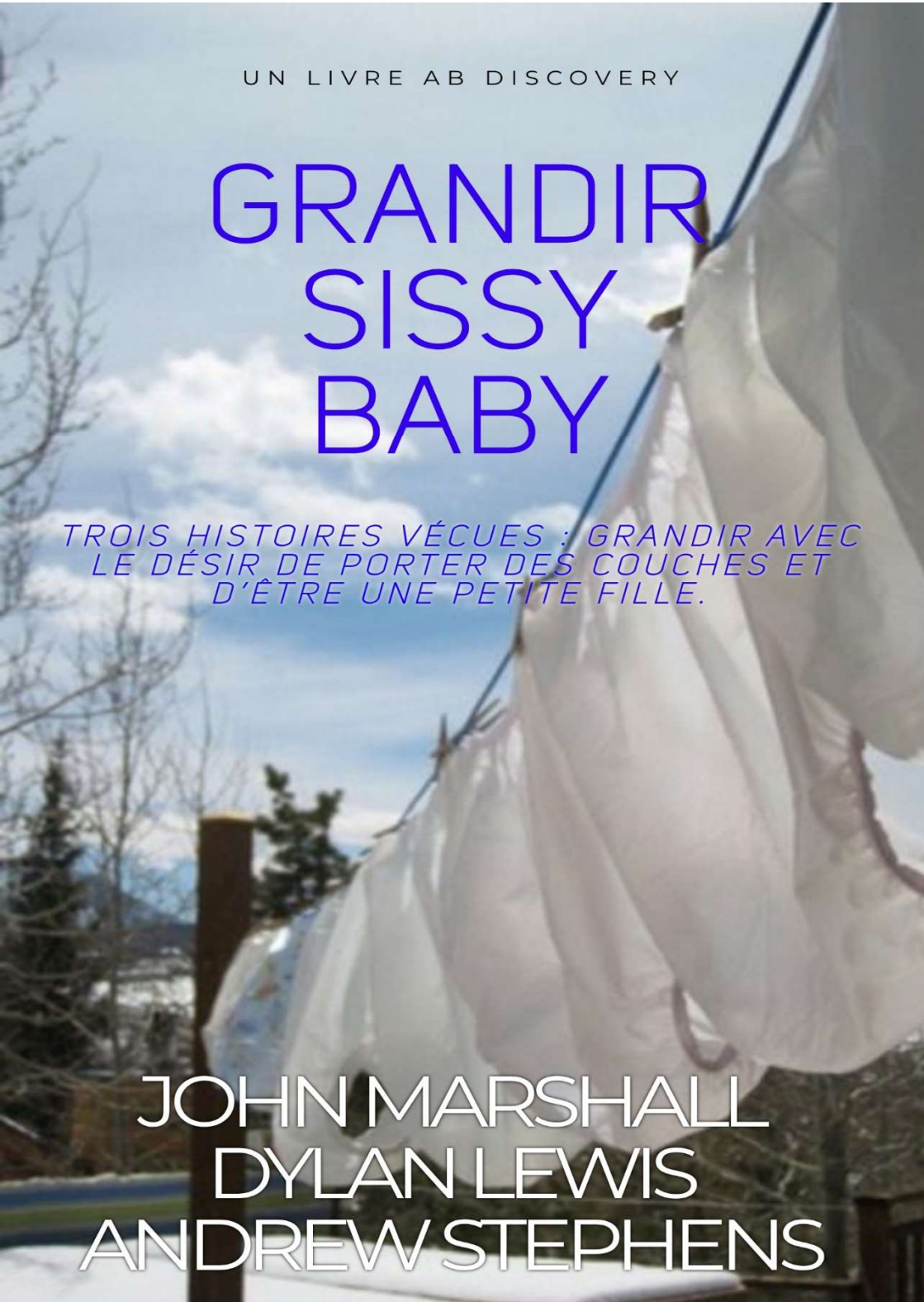


UN LIVRE AB DISCOVERY

GRANDIR SISSY BABY

TROIS HISTOIRES VÉCUES : GRANDIR AVEC LE DÉSIR DE PORTER DES COUCHES ET D'ÊTRE UNE PETITE FILLE.

JOHN MARSHALL
DYLAN LEWIS
ANDREW STEPHENS

Grandir Sissy Baby

Par

Dylan Lewis, John Marshall et Andrew Stephens

Édité par Michael Bent et Rosalie Bent

www.abdiscovery.com.au

La vie peut être très déroutante pour certains enfants. Si la plupart savent qui ils sont et traversent les étapes de la maternelle, de la préadolescence, de l'adolescence et finissent par atteindre l'âge adulte, certains restent bloqués en cours de route et, des années plus tard, ressentent encore le besoin viscéral de redevenir des enfants ou des bébés.

Ce livre est un recueil de trois histoires vraies, celles de trois garçons australiens qui, à des époques et dans des villes différentes, ont grandi en désirant rester des bébés et porter des couches. Mais, tout aussi important, chacun d'eux souhaitait aussi, dans une certaine mesure, être une fille.

Vous ressentirez leur douleur, leurs joies et leurs frustrations tandis qu'ils traversent les premières années de leur vie…

Grandir comme un bébé efféminé

Michael Bent

Contenu

Grandir Sissy Baby 2

Bébé australien : une vie de couches, de biberons et de galères 8

Avant-propos 10

Chapitre 1 : Bébé fille 12

Chapitre deux : Encore en couches 16

Chapitre trois : La grande aventure scolaire 22

Chapitre quatre : Bébé Janet 25

Chapitre cinq : Tante Helen et la promesse extraordinaire 32

Chapitre six : L'apprentissage de la propreté – en quelque sorte 38

Chapitre sept : Enfin propre, mais pas complètement 44

Chapitre huit : La poupée d'anniversaire et la merveilleuse « erreur » 50

Chapitre neuf : La soirée pyjama extraordinaire et l'étonnant lit mouillé 53

Chapitre dix : Deux broches roses et un ours en peluche rose 70

Chapitre onze : Bébé Johnny et la punition épique 76

Chapitre douze : Rose 83

Chapitre treize : La rediffusion de la soirée pyjama 95

Chapitre quatorze : Bébé Sally-Anne 107

Chapitre quinze : Les couches de Janet et l'incroyable « solution » 111
Chapitre seize : La solution pour une soirée pyjama en flanelle 116
Chapitre dix-sept : Culottes, tétines, couches… et pantalons mouillés 119
Chapitre dix-huit : Révélations, aveux et un peu de compréhension 129
Chapitre dix-neuf : L'école, la puberté et les difficultés .. 136
Chapitre vingt : Soutiens-gorge, culottes et couches pour bébés 140
Chapitre vingt et un : L'arrivée du bébé 148
Chapitre vingt-deux : Épilogue 154
Moi, Christine, qui grandit en petite sœur 159
Avant-propos 160
Introduction 162
Culottes mouillées, lits mouillés et couches mouillées ... 166
Un autre énurétique 173
Entre États 182
Culotte 187
Christophe 192
La prochaine fois 202
Christine 211
Bébé Christine 217
La super soirée pyjama d'Emily et Christine 227
Vacances en famille 239

Purgatoire....248
Trucs de filles....252
Dévastateur....262
Carly....266
Le retour....269
Épilogue....275
Vivre avec Chrissie Ma vie d'adulte bébé....280
I. Présentation de moi et de Chrissie....282
II. Les débuts....285
III. L'enfance....288
IV. Un truc pour les couches....291
V. Mariage et carrière....296
VI. Nouveaux départs....302
VII. Bonjour Chrissie !....307
VIII. Vivre avec Chrissie....314
IX. Bilan et perspectives....319

JOHN MARSHALL

Mathematician and adult baby girl







Australian Baby







A life of nappies, bottles and struggles...

Bébé australien: une vie de couches, de biberons et de galères

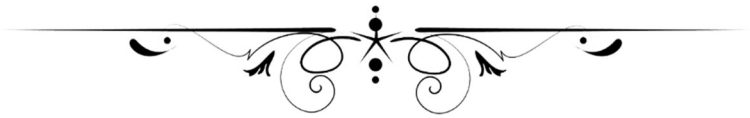
© 2018

Jean Marshall

Dédié à mes parents qui m'ont aidé à devenir qui je suis,
à ma sœur qui m'a permis d'être son amie et à ma tante,
dont les conseils ont rendu tout cela possible.

À Margaret, Stan, Janet et Helen et à tous les amis
rencontrés en chemin.

Avant-propos



Derrière chaque adulte-bébé se cache une histoire : celle d'avoir été un bébé à l'adolescence, puis en bas âge. Ce statut d'adulte-bébé ne surgit pas de nulle part, mais s'enracine profondément dans notre passé. Pour certains, ce passé est empreint de mystère et estompé par le temps. Pour d'autres, ce retour constant à l'enfance est intense et puissant, et constitue un aspect fondamental de leur quotidien. Il se manifeste par des souvenirs forts, parfois même troublants. Ces souvenirs nous révèlent qui nous sommes et comment nous sommes devenus ce que nous sommes.

John Marshall est né garçon, mais dès ses premiers souvenirs, il a ressenti un décalage entre ce qu'il ressentait et ce qu'on attendait de lui. Il était attiré par les jouets et les vêtements de filles, ainsi que par les émotions féminines, sans pour autant renier sa masculinité.

Contrairement à d'autres, le retour aux comportements et aux objets de la petite enfance était chez lui puissant, indéniable et irrésistible. Comme tant d'adultes restés de grands enfants, il a fait pipi au lit très tard et, finalement, n'a jamais dépassé ce stade. Pour lui, l'attrait pour les couches n'était pas un simple intérêt passager, mais une composante essentielle de son image de soi et de ses besoins affectifs.

Chacune de nos histoires est unique. Chacune est différente – certaines belles, d'autres moins, mais chaque adulte resté enfant a un récit à raconter : celui d'être un bébé dans un corps d'enfant ; celui de devenir adolescent tout en restant, au fond de soi, un bébé ; celui d'atteindre l'âge adulte et de constater que

le bébé est toujours là, toujours vivant, et qu'il a toujours besoin des soins et de l'attention qu'aucun autre bébé ne requiert.

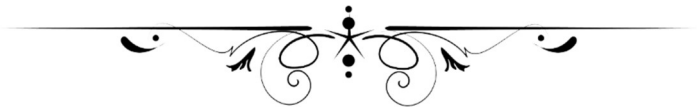
L'histoire de John est une histoire de courage et de détermination, celle d'une famille atypique pour son époque, qui a eu du mal à le comprendre et à s'adapter à lui.

Votre histoire sera différente, mais vous reconnaîtrez peut-être aussi certains événements de votre propre passé.

Ce récit est dédié aux hommes et aux femmes, aux filles et aux garçons qui se retrouvent encore en partie des enfants dans un monde qui ne les reconnaît ni ne les comprend, ainsi qu'aux familles et aux partenaires qui font face à ce dilemme de l'autre côté.

Rosalie Bent

Chapitre 1 : Bébé fille



Mes parents n'étaient pas particulièrement imaginatifs et, à ma naissance, ils m'ont donc appelé John. Un prénom correct, certes, mais fondamentalement banal et, sans surprise, il y avait pas moins de six « John » dans ma classe quand j'ai enfin commencé l'école.

L'Australie du début des années 1960 n'avait pas encore connu la révolution sociale de cette décennie et demeurait un petit pays pittoresque, un héritage de l'Empire britannique. La reine, la patrie, et tout le reste. En 2018, tout cela avait disparu depuis longtemps, mais en 1961, je m'appelais John Malcolm Marshall. Cheveux courts sur les côtés et à l'arrière, télévision en noir et blanc pour certains, mais pas pour la plupart, peu de voitures et, bien sûr, couches en tissu et culottes en plastique pour les bébés et ceux qui faisaient pipi au lit.

J'étais les deux.

Mes premières années, comme celles de tous les enfants, sont floues. Les photos et les diapositives, bien sûr, m'ont donné quelques indices, mais mon tout premier souvenir précis remonte à mes trois ans à la maternelle, jouant dans le bac à sable. Je me souviens très bien de la culotte en plastique qui recouvrait une épaisse couche en éponge. À trois ans, je n'étais pas encore propre et, même si je ne m'en rendais pas compte ce jour-là, à quatre ans, j'ai remarqué que j'étais la seule à porter encore une couche à la maternelle.

Cela ne me préoccupait pas du tout. J'en avais simplement connaissance, mais je n'y accordais pas une importance particulière.

Je ne me vante pas, mais il était évident très tôt que j'avais une intelligence bien supérieure à la moyenne. J'ai commencé à parler tôt. J'ai marché à dix mois et mon développement intellectuel était largement supérieur à la moyenne. Il est donc ironique que mon apprentissage de la propreté ait été tout à fait à l'opposé : catastrophique. Ma maturité émotionnelle était, elle aussi, à l'opposé.

Les parents aiment se vanter des réussites de leurs enfants, et les miens ne faisaient pas exception. Ils se vantaient de ma capacité à compter et à parler en phrases complètes très tôt. Le fait que je ne sois toujours pas propre à quatre ans et demi était, en revanche, une véritable honte. À l'époque, il n'y avait pas de couches jetables discrètes pour les plus grands. C'était couches épaisses en éponge et culottes en plastique épaisses – ou rien. Pour couronner le tout, c'était l'époque de cette idée assez ridicule selon laquelle les garçons de moins de douze ans portaient des shorts. Les pantalons longs étaient réservés aux « grands ».

Alors, à votre avis, à quoi ressemble une couche épaisse sous un short ?

Nul besoin de deviner. Leur présence était flagrante et le fait de jouer par terre les rendait parfaitement visibles.

J'ai été emmenée chez le médecin. Ils n'ont rien trouvé d'anormal physiquement. On m'a dit que j'avais ensuite consulté une « gentille dame », qui, je le sais maintenant, était une psychologue pour enfants. Elle a décrété que j'étais simplement très immature pour mon âge et que mon développement se rattraperait bientôt. Elle avait en partie raison, mais aussi complètement tort.

J'étais une vraie pleurnicheuse. Je n'en suis pas fière, mais j'étais vraiment une pleurnicheuse et je pleurais énormément. La plupart des parents ont hâte que leur nouveau-né fasse ses nuits sans pleurer, et les miens ne faisaient pas exception. Pourtant, je pleurais presque toutes les nuits, même après mon entrée à l'école. Ce n'étaient pas des cauchemars, mais plutôt ce que je comprends maintenant comme une réaction typiquement infantile : « Je suis réveillée, donc je pleure. » J'avais besoin de réconfort.

J'ai mis beaucoup de temps à être sevrée et j'ai continué à réclamer de grosses quantités de biberon jusqu'à l'âge de quatre ans. Ensuite, on s'est limité à

juste avant le coucher et parfois au réveil. Mes demandes incessantes de biberon étaient épuisantes pour mes deux parents.

Mes aptitudes sociales étaient bonnes et je jouais très facilement avec les autres enfants de mon âge, mais à l'âge de quatre ans, il s'est passé quelque chose dont je me souviens encore aujourd'hui dans les moindres détails.

La maternelle a été une expérience formidable. Je jouais, je peignais, je chantais et surtout, je faisais des châteaux de sable. Personne ne se moquait de moi parce que je portais encore des couches, même si, si j'en salissais une, le personnel était particulièrement mécontent. Une couche en éponge épaisse pouvait absorber l'urine pendant trois heures, mais une fois souillée, il fallait la changer immédiatement, et je n'avais pas encore complètement arrêté d'en porter.

Ce jour-là, une autre maman est venue avec son nouveau-né pour nous montrer comment donner le bain et nourrir un bébé. C'était comme une présentation en classe, mais avec un nourrisson.

Elle s'assit, défit son soutien-gorge et commença à allaiter le bébé. Bien sûr, c'est quelque chose qui ne se produirait jamais aujourd'hui ! Dans l'Australie ultra-conservatrice où je vivais alors, où toute relation sexuelle était proscrite, l'allaitement maternel était une pratique courante, tandis que notre monde du XXIe siècle, pourtant si avancé, imaginerait qu'un tel événement traumatiserait leurs petits trésors. Moi, en revanche, je regardais, totalement fascinée.

Ma mère avait cessé de m'allaiter quelques années auparavant, mais je prenais encore un biberon matin et soir, et parfois une tétée nocturne si je pleurais beaucoup. Soudain, j'éprouvais une profonde jalousie envers ce bébé allaité.

Je voulais être allaitée à nouveau ! Désespérément.

Après l'avoir nourrie, sa mère l'a allongée sur un tapis et l'a déshabillée pour le bain. J'ai vu la couche et la culotte en plastique et je me souviens m'être sentie très fière de porter *une couche, moi aussi !* Cette vision m'a procuré une grande chaleur et un sentiment d'être très spéciale. J'ai été submergée par une émotion intense qui a gravé ce souvenir à jamais dans ma mémoire, un souvenir que je pourrais raviver à tout moment, même des décennies plus tard.

Le bain de la petite fille me fascinait. J'étais enfant unique à l'époque, et tandis que les garçons se désintéressaient de la scène, les filles et moi nous sommes approchées pour mieux voir. Quand elle a changé la couche et habillé le bébé, j'ai eu une révélation soudaine qui allait marquer profondément ma vie.

« Je veux être une petite fille ! » me suis-je dit.

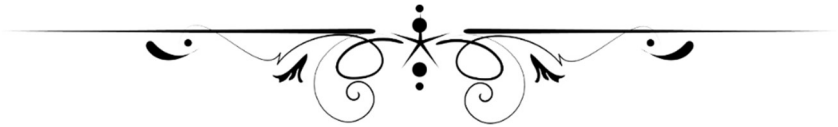
Ce soir-là, j'ai dit à ma mère : « Maman, je veux être une petite fille. Est-ce que je peux ? »

Sa réaction fut rapide et directe. « Non, vous ne pouvez pas », répondit-elle, sans prendre le temps de comprendre ce que je voulais dire.

Mais je savais à partir de ce moment-là que je voulais être une petite fille.

Ma vie a été changée à jamais.

Chapitre deux : Encore en couches



Mon incapacité à être propre devenait un problème sérieux car j'approchais de mes cinq ans et du début de la grande aventure qu'est l'école.

« John, tu ne peux pas continuer comme ça avec des couches sales ! » s'exclamait sa mère à chaque changement de couche quasi quotidien.

Doté d'une excellente mémoire, je me souviens encore de ma confusion à ce sujet. Les couches mouillées ou sales ne me posaient aucun problème. Cela ne me dérangeait absolument pas.

« Je vais essayer, maman », disais-je en faisant semblant de le lui promettre, car je n'avais aucune envie d'aller aux toilettes. Le pot me paraissait ridicule et les toilettes effrayantes, mais surtout, je ne comprenais pas pourquoi il était mal d'utiliser une couche pour faire pipi et caca dedans. Papa et maman cherchaient désespérément une solution.

Puis arriva la cuillère en bois.

Aie.

Dans les années 1960, la discipline impliquait généralement une fessée avec la cuillère en bois, tout juste sortie de la cuisine. Mes parents, tout à fait

ordinaires, ne faisaient pas exception. Jusqu'à l'âge de quatre ans et demi, je n'avais quasiment jamais reçu de fessée. J'étais sage, j'apprenais déjà à lire et j'appréciais ma propre compagnie. Pourtant, un jour, tout a basculé. Mon père a décrété, lors d'une de ses rares interventions en la matière, que désormais, une couche sale entraînerait une fessée.

« Non, maman ! » ai-je crié, la première fois que j'ai reçu une fessée.

Une fois la couche sale enlevée et après m'avoir essuyé, on m'a placé sur ses genoux et on a généreusement appliqué la cuillère en bois sur mes fesses qui n'avaient jamais été fessées auparavant.

J'ai pleuré et pleuré pendant ce qui m'a semblé des heures, mais qui n'a probablement duré que dix minutes.

« Plus de couches sales, tu as compris ? » me dit-elle fermement en me tenant le menton. « Tu auras une fessée à chaque fois que tu recommenceras ! »

J'ai hoché la tête, mais intérieurement j'étais dévastée et confuse.

« Pourquoi ? » me demandais-je. « Qu'est-ce que je fais de mal ? »

Beaucoup de parents prétendent que leurs enfants font encore pipi au lit ou dans leur pantalon par paresse et que c'est un acte volontaire. Ils se trompent presque toujours, mais dans mon cas, j'admets maintenant que c'était probablement vrai – du moins en partie. Ce n'était pas un acte volontaire au sens de la rébellion, mais plutôt le fait que je ne le considérais pas comme un problème.

Mais je pouvais tout de même me montrer rebelle par moments.

Il ne me restait plus que deux mois avant la rentrée scolaire et je portais encore des couches. Mes parents avaient trouvé un arrangement avec l'école publique du quartier concernant mes « besoins spécifiques » et, par chance, il n'y avait qu'un autre enfant qui portait encore des couches.

Cependant, les couches sales étaient tout simplement inacceptables. Il fallait y mettre un terme.

Je n'ai *pas* souhaité apporter mon aide dans cette affaire.

Il faisait chaud ce jour-là et je jouais dehors, en couche et en t-shirt seulement. Je m'amusais beaucoup. Soudain, l'envie d'aller à la selle m'a prise et, comme j'en avais pris l'habitude, je me suis arrêté un instant, j'ai poussé dans ma couche et j'ai repris mon jeu. Le problème, c'est que quelqu'un m'avait vu salir ma couche exprès.

Maman est sortie en courant dans la cour, la cuillère en bois à la main, et elle était furieuse !

« John ! » cria-t-elle si fort que nos voisins l'entendirent. « J'ai vu ce que tu as fait, viens ici tout de suite ! »

Je me suis approchée docilement d'elle, qui se tenait sur la pelouse, et elle a baissé ma couche. Comme je ne m'étais pas rassis depuis que j'avais fait pipi dessus, mes fesses n'étaient pas si sales. Me saisissant par les épaules, elle m'a fessé avec une violence inouïe. J'ai pleuré en quelques secondes, mais les coups ont continué.

« Tu… ne… referas… jamais… ça… » hurla-t-elle, ponctuant chaque mot d'un nouveau coup sur mes fesses qui rougissaient à vue d'œil.

J'ai sangloté en guise de réponse, murmurant quelque chose d'incohérent, et on m'a traîné dans ma chambre pour me changer.

« Si tu veux te comporter comme un bébé, » cria-t-elle, « alors je te traiterai comme tel. »

Elle m'a rapidement mis une couche propre, m'a remonté un pantalon en plastique et un haut de pyjama, puis m'a remis au lit. Je dormais encore avec ma tétine la nuit, car je refusais de l'abandonner. Maman a pris ma tétine sous mon oreiller et me l'a fourrée dans la bouche. J'ai attrapé mon ours en peluche au moment où les stores se sont baissés, la porte s'est fermée et on m'a dit d'aller dormir.

J'étais dans une situation très difficile et je le savais.

Mais je voulais toujours être une petite fille.

Je me suis rapidement endormie et peu de temps après, maman ouvrait la porte.

« Tu peux te lever maintenant, John », dit-elle d'un ton solennel avec un sourire. « N'oublie pas, plus de couches sales. »

Elle aurait tellement de chance !

La vie peut être très déroutante et contradictoire pour un petit enfant, et c'était le cas pour moi, mais j'ai essayé de me conformer à cette nouvelle exigence inexplicable.

La rentrée scolaire était imminente et, comme j'avais réussi à aller aux toilettes plusieurs fois pour faire caca, je n'avais pas eu de couche sale depuis deux semaines environ. J'étais de nouveau dans les bonnes grâces de mes parents, même si je détestais vraiment les toilettes.

Un jour en particulier a tout changé. Ce jour-là, j'avais souillé ma couche deux fois et j'ai reçu une fessée mémorable – une de chaque parent. En guise de punition supplémentaire, on m'a envoyé au lit avant la nuit et, au lieu d'un vrai dîner, on m'a donné un biberon de lait en poudre.

« Les bébés salissent leurs couches », grommela la mère. « Et les bébés boivent au biberon. »

C'était censé être une punition, mais j'aimais tellement les biberons de lait en poudre que lorsqu'on m'en a donné un deuxième à la place du dîner, je n'ai pas protesté. Je l'ai bu d'un trait et je me suis sentie comme un bébé, ce qui était agréable . Malgré la douleur aux fesses due à la double fessée, j'étais heureuse d'avoir mon biberon et de sucer ma tétine.

Mais je n'étais pas bête. Avant de m'endormir, j'ai compris que j'étais un peu différente des autres enfants. Je ne savais pas exactement pourquoi, juste que j'étais différente. J'ai décidé qu'à partir de ce moment-là, je serais une petite fille, mais que je devrais aussi faire plaisir à mes parents.

Le lendemain, j'ai demandé à utiliser les toilettes et, pendant deux semaines, j'ai réussi à faire caca tous les jours dans cette cuvette en porcelaine que je détestais.

Je me souviens m'être dit, assise sur le petit siège pour enfants posé sur les toilettes pour adultes : *« C'est stupide ! Pourquoi dois-je faire ça ? »*

Mais je l'ai fait. Jusqu'à ce matin fatidique, quelques semaines avant la rentrée scolaire.

Je me suis réveillé avec une couche sale et souillée.

Ma couche était trempée comme d'habitude, mais j'ai vite compris que j'avais fait pipi au lit pendant la nuit, car d'habitude je dors très profondément.

Je suis restée au lit jusqu'à ce que maman vienne me chercher. Il n'a fallu que quelques secondes à son nez maternel expert pour comprendre ce qui s'était passé.

« Oh, ma couche est sale, mon petit Johnny ? » dit-elle d'une voix douce. « Ce n'est rien. On va te nettoyer. »

Sans un mot de plus, elle m'a enlevé mon pyjama, a soulevé l'arrière de ma couche pour l'inspecter et a continué : « Dis donc, Johnny, c'est un sacré bazar pour un petit garçon ! L'heure du bain, je crois ! »

Maman a rapidement fait couler un bain, a nettoyé le plus gros de mes fesses et m'a mis dans l'eau chaude pour jouer, pendant qu'elle prenait la couche jaune et marron incriminée pour la rincer rapidement et la mettre dans la poubelle à couches de ma chambre.

Mon cinquième anniversaire était dans deux mois et j'étais largement assez grande pour comprendre qu'il s'était passé quelque chose d'étrange. Quelques semaines auparavant, j'avais été battue non pas une, mais deux fois pour avoir eu une couche sale dans la journée, mais ce matin, rien que de la tendresse et du calme maternels.

J'ai enfin compris.

J'avais sali ma couche au lit, pas à la maternelle, ni en jouant, ni en étant dehors avec d'autres enfants ou des adultes.

« Alors, » ai-je pensé en silence, « je peux faire caca dans ma couche quand je dors, mais pas pendant la journée. »

Mon développement intellectuel était bien supérieur à celui de mes camarades, et j'ai donc facilement compris que je pouvais obtenir ce que je voulais, mais sans fessée. Une couche souillée pendant mon sommeil était considérée comme un « accident », sans conséquence, car personne d'autre